

Frédéric Mallet, c'est différent. Voilà véritablement un homme solide et carré par la base. Il vint à ce bal vers une heure et demie du matin, comme quelqu'un qui ne se prodigue pas. Le préfet fronça un peu le sourcil en remarquant la mise négligée de Frédéric, vêtu tout en noir, cravate et gilet compris, et cherchant ses gants dans sa poche. Mais ce jeune homme, comme toujours, savait parfaitement ce qu'il faisait. Son sans gêne rappelait si on était tenté de l'oublier, qu'il disposait par ses tenants et aboutissants de sept ou huit cents voix aux élections, qu'il était une puissance à ménager, qu'un caprice de sa part à la suite duquel il fermefait, ne fût-ce que quelques jours, son moulin, sa fabrique, ses magasins, ses ateliers, serait suffisant pour causer une crise dans la ville. Aussi le préfet ne parut pas scandalisé de la cravate noire, de l'heure tardive de l'arrivée, et témoigna au contraire beaucoup d'empressement à Frédéric. Celui-ci s'entretint avec le fonctionnaire pendant le temps nécessaire pour mettre un gant, et alla se promener dans les salons.

—Quel miracle de vous voir ici, mademoiselle ! dit-il en saluant Valentine. Si j'avais eu l'espoir de vous y rencontrer, je serais venu dès huit heures et demie.

—Ce n'est pas moi seule qui regrette ce retard, répondit Valentine. Mon père serait charmé de vous voir.

—Un bal ! c'est une rupture complète de ses habitudes.

—En effet. Je ne sais pourtant pas si je suis venue pour faire plaisir à mon père, ou si mon père est venu pour me faire plaisir.

Maitre de lui comme à l'ordinaire, Frédéric ne s'attarda pas auprès de Valentine. Il ne voulait

pas mettre le public dans la confidence de ses hommages repoussés. Cependant, il ne put s'empêcher de faire la réflexion qu'avait faite Paul, et de se dire :

—Je serais fier de proclamer que cette femme est la mienne.

Il n'avait pas renoncé à elle assez complètement pour ne pas chercher à connaître son rival préféré. Il espérait que le bal allait lui fournir des indications sans les demander. Mais, malgré sa perspicacité, il lui fut impossible de rien deviner. Valentine dansa encore deux ou trois fois, toujours avec des danseurs différents. Aucun d'eux ne paraissait avoir auprès d'elle des prévenances significatives ou une intimité plus marquée. La jeune fille se retira ensuite avec son père. Frédéric et Paul causaient ensemble dans ce moment, et, en passant devant eux, elle s'inclina. Ce salut s'adressait à l'un aussi bien qu'à l'autre des deux jeunes gens.

—Nous laissons partir mademoiselle du Breuil, dit Frédéric.

Je le regrette autant que vous, répondit Paul spontanément mais du ton le plus naturel.

—Nous n'avons guère été aimables envers elle. Au moins, l'avez-vous fait danser ?

—Oui.

—Souvent ?

—Une fois. Et vous.

—Non, et j'en suis fâché.

Cette conversation était si calme, si banale, si indifférente, que les deux jeunes gens étaient loin de se douter qu'ils avaient chacun un rival sous les yeux. Frédéric commençait à ne plus voir clair dans la conduite de M. du Breuil et de sa fille. On l'avait refusé sous prétexte d'un engagement définitif, et elle ne se mariait pas. Il ne semblait même pas qu'il en fût question pour un avenir pro-